

JUGEMENTS SUR « LE CID »

JUGEMENTS CONTEMPORAINS. LA QUERELLE DU « CID ».

Il est si beau [*le Cid*] qu'il a donné de l'amour aux dames les plus continentales, dont la passion a même plusieurs fois éclaté au théâtre public. On a vu seoir en corps aux bancs de ses loges ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la chambre dorée et sur le siège des fleurs de lys. La foule a été si grande à nos portes et notre lieu s'est trouvé si petit, que les recoins du théâtre [...] ont été des places de faveur pour les cordons bleus et la scène a été d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'Ordre.

Montdory,
Lettre à Guez de Balzac (18 janvier 1637).

Le sujet du *Cid* étant d'un auteur espagnol, si l'invention en était bonne, la gloire en appartiendrait à Guillen de Castro, et non pas à son traducteur français. Mais il tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie, composée selon les règles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale à laquelle tendent et viennent aboutir toutes les autres, ainsi que les lignes se vont rendre de la circonférence d'un cercle à son centre; et l'argument en devant être tiré de l'histoire ou des fables connues, selon les préceptes qu'on nous a laissés, on n'a pas dessein de surprendre le spectateur, puisqu'il sait déjà ce qu'on doit représenter; mais il n'en va pas ainsi de la tragi-comédie; car bien qu'elle n'ait presque pas été connue de l'antiquité, néanmoins, puisqu'elle est comme un composé de la tragédie et de la comédie, et qu'à cause de sa fin elle semble même pencher plus vers la dernière, il faut que le premier acte dans cette espèce de poème embrouille une intrigue qui tienne toujours l'esprit en suspens, et qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas besoin d'avoir un Alexandre dans *le Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt presque dès le commencement; dans toute la pièce, elle ni Rodrigue ne poussent et ne peuvent pousser qu'un seul mouvement: on n'y voit aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud; et le moins clairvoyant des spectateurs devine ou plutôt voit la fin de cette aventure aussitôt qu'elle commence.

G. de Scudéry,
Observations sur « le Cid » (avril 1637).

Scudéry fait un examen des vers, et s'arrête en des choses qui ne valent pas la censure, ou qui ne la méritent pas [...].

Ce que je trouverais plus encore à reprendre en cette pièce est qu'une bonne partie est pleine de pointes si étranges, que ce devait

être là le principal sujet des *Observations*, avec les mauvaises façons de parler que Scudéry a peut-être oubliées pour faire plaisir à son ami. [...]

En demandant justice au Roi, elle [Chimène] s'amuse à pointiller sur les pensées que peut avoir le sang de son père, et à dire :

... Qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.
[V. 663-664.]

Mais ce sang, qui sait connaître pour quel sujet il est versé, et qui est fort fâché de ce que ce n'est pas pour le Roi, sait bien encore plus, car il sait écrire et même sur la poussière, et écrit le devoir de Chimène. Je n'ai point su à la vérité en quels termes ni en quels caractères, dont j'ai grand regret, car cette curiosité était belle à savoir. Voilà un sang qui sait faire des merveilles; mais voici une valeur qui fait bien autre chose, même après la mort de celui qui la possédait. Voyez où elle s'est mise et en quel état. Voici les vers :

Ou plutôt la valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
[V. 677-680.]

Cette valeur, premièrement, prend un corps fantastique, puis elle se met à l'ouverture de cette plaie, parle par ce trou, et appelle Chimène; puis l'auteur se reprend, et dit que toutefois cette valeur ne parle pas, mais se sert de la bouche de cette plaie pour parler, et enfin, par cette bouche, elle emprunte la voix de Chimène. Voyez que de détours! Cet homme mort, ne pouvant plus parler, emprunte la voix de sa valeur, sa valeur emprunte la bouche de sa plaie, et la plaie emprunte la voix de Chimène. Il faut avoir bien de l'esprit pour faire ces fictions et avoir ces belles pensées.

Le Jugement du « Cid »
composé par un bourgeois de Paris,
marguillier de sa paroisse (1637).

Considérez néanmoins, Monsieur, que toute la France entre en cause avec lui [Corneille], et que peut-être il n'y a pas un des juges dont vous êtes convenus ensemble qui n'ait loué ce que vous désirez qu'il condamne: de sorte que, quand vos arguments seraient invincibles et que votre adversaire y acquiescerait, il aurait toujours de quoi se consoler glorieusement de la perte de son procès, et vous dire que c'est quelque chose de plus d'avoir satisfait tout un royaume que d'avoir fait une pièce régulière. [...]

Il y a des beautés parfaites qui sont effacées par d'autres qui ont plus d'agrément et moins de perfection; et parce que l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le travail des hommes que les dons

du ciel, on vous pourrait encore dire que savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art. [...]

Cela étant, Monsieur, je ne doute pas que Messieurs de l'Académie ne se trouvent bien empêchés dans le jugement de votre procès, et que d'un côté vos raisons ne les ébranlent, et de l'autre l'approbation publique ne les retienne.

Lettre de Guez de Balzac à Scudéry
sur ses *Observations sur « le Cid »* (fin 1637).

A ce que nous pouvons juger des sentiments d'Aristote sur la matière du vraisemblable, il n'en reconnaît que deux genres, le commun et l'extraordinaire. [...]

Sur ce fondement nous disons que le sujet du *Cid* est défectueux en sa plus essentielle partie; parce qu'il manque de l'un et de l'autre vraisemblable, et du commun et de l'extraordinaire; car ni la bien-séance d'une fille introduite comme vertueuse n'y est gardée par le poète, lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son père, ni la fortune par un accident imprévu, et qui naisse de l'enchaînement des choses vraisemblables, n'en fait point le démêlement. Au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour; et le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de Fernand, qui vient ordonner un mariage que par raison il ne devait pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du poète, et le rend plus excusable que si c'était un sujet inventé; mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théâtre, et qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes dont les juges font brûler les procès avec les criminels.

Sentiments de l'Académie sur « le Cid »,
rédigés par Chapelain (décembre 1637).

SECONDE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE

En vain contre *le Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Boileau,
Satire IX (v. 231 à 234) [1667].

Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. *Le Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique,

qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. *Le Cid* enfin est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet est celle du *Cid*¹.

La Bruyère,
les Caractères (Des ouvrages de l'esprit, 30)
[4^e édition, 1689].

Que veut un Corneille, dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder?

Bossuet,
Maximes sur la comédie (1694).

XVIII^e SIÈCLE

On n'avait point su encore parler au cœur chez aucune nation. Cinq ou six endroits très touchants, mais noyés dans la foule des irrégularités de Guillen de Castro, furent sentis par Corneille, comme on découvre un sentier couvert de ronces et d'épines.

Voltaire,
Commentaire (Préface du « Cid ») [1764].

XIX^e SIÈCLE

Il faut voir comme Pierre Corneille, harcelé à son début pour sa merveille du *Cid*, se débat sous Mairet, Claveret, d'Aubignac et Scudéry! comme il dénonce à la postérité les violences de ces hommes qui, dit-il, se font *tout blancs d'Aristote!* [...] Il fallut un juge pour trancher la question. Chapelain décida. Corneille se vit donc condamné, le lion fut muselé, ou, pour dire comme alors, la *corneille* fut *déplumée*². Voici maintenant le côté douloureux de ce drame grotesque : c'est après avoir été ainsi rompu dès son premier jet, que ce génie, tout moderne, tout nourri du moyen-âge et de l'Espagne, forcé de mentir à lui-même et de se jeter dans l'antiquité, nous donna cette Rome castillane, sublime sans contredit, mais où, excepté peut-être dans le *Nicomède* si moqué du dernier siècle pour sa fière et naïve couleur, on ne retrouve ni la Rome véritable, ni le vrai Corneille.

V. Hugo,
Préface de « Cromwell » (1827).

1. Allusion aux *Sentiments de l'Académie sur « le Cid »*; 2. C'est en effet une des injures lancées contre Corneille par ses ennemis lors de la querelle du *Cid*.

Il est aisé de voir que, dans *le Cid*, la double situation initiale étant posée, c'est-à-dire le Cid et Chimène étant amants, don Diègue et don Gomès étant rivaux, le caractère de don Gomès amène l'insulte, celui de don Diègue et celui de Rodrigue nécessitent la vengeance et celui de Chimène détermine la demande de justice [...]. Le choix du Roi a été la chiqueuaude qui a donné le mouvement à ce petit monde.

G. Lanson,
Corneille (1898).

XX^e SIÈCLE

Tout le jeune héroïsme du *Cid*, tout l'héroïsme chrétien, tout l'héroïsme chevaleresque, toute la jeunesse, tout l'héroïsme, toute la chevalerie du *Cid*, promue dans Polyeucte, en jeunesse éternelle, en héroïsme et comme en chevalerie de sainteté. Toute cette jeunesse temporelle, toute cette jeunesse charnelle muée, promue en jeunesse éternelle. Tout cet héroïsme de guerre promu en héroïsme de sainteté, en héroïsme éternel, en héroïsme de martyr. Tout cet héroïsme de race (temporelle) promu en héroïsme de grâce, de race éternelle. Toute cette générosité jeune et chevalière promue, qui devient cette jeune générosité de sainteté. D'où cette race dans la grâce même, comme cette jeune race charnelle et temporelle dans l'éternel même, cette race à part de saints, si différente, si plus près de nous que tant d'autres races de saints; cette race de grâce, cette race de sainteté si particulière, si chevalière, si généreuse, si libérale, si française. [...]

Et cette promotion du *Cid* à *Polyeucte* marquée dans le tissu même, dans la pierre même, dans la matière, dans le rythme, par la promotion des stances du *Cid* aux stances de *Polyeucte*.

Ch. Péguy,
Victor-Marie, comte Hugo (1910).

Tragédie unique, par tout ce qu'il y a de foi, d'ardeur, d'héroïsme chevaleresque, d'exubérance de vie; unique encore par le charme divin de la jeunesse, cette fleur exquise de la jeunesse que les plus admirables génies ne font guère éclore qu'une fois.

G. Reynier,
le Cid (1929).

D'une poussée triomphante et bousculante, *le Cid* s'installe dans l'admiration populaire, en lui apportant quelque chose de fort et de vital.

J. Schlumberger,
Plaisir à Corneille (1936).

Le Cid est le chef-d'œuvre de la tragi-comédie. Un chef-d'œuvre qui sans doute n'eût pas été possible si depuis quelques années la tragédie n'avait été en pleine renaissance. [...]

Le Cid, tragi-comédie romanesque, a toutes les vertus de la tragédie. Plus tard, quand la tragi-comédie aura passé de mode, Corneille dira que *le Cid* était une tragédie, et les historiens, sans y regarder de si près, ne feront pas difficulté de le croire.

A. Adam,
Histoire de la littérature française au XVII^e siècle,
tome I^{er} (1948).

On accorde généralement à Corneille qu'il donne dans *le Cid*, plus qu'en aucune autre de ses tragédies, une note juste de l'amour; qu'il ne le ramène pas entièrement à des idées; lui laisse ses mouvements naturels, son ardeur, ses incohérences, sa cruauté, sa fatalité; ne lui retire pas ses fondations gracieuses et naïves, les formes de l'instinct et du bonheur. [...] Il ne faudrait pas isoler cet amour, comme on l'a fait trop souvent, des conditions réelles où il se trouve engagé. La société féodale qui mesure la valeur à la force nue, Séville elle-même dans cette méridionale Espagne que le roi a élue pour y installer sa cour, ses stratèges politiques et militaires, l'orgueil d'un peuple en marche vers la Reconquête, les victoires sur l'envahisseur, mais aussi les malheurs et les périls, lui composent un climat barbare et raffiné. [...] Le soin qu'apporte Corneille à adoucir l'âpreté des modèles espagnols ne suffit pas, fort heureusement, à retirer tout à fait du *Cid* certaines couleurs naïves et brutales. Il y a plus : Corneille et toute son époque si sensible à l'honneur ne pouvaient que se reconnaître dans l'œuvre exemplaire de Castro. En particulier ils devaient en saisir la solidité harmonieuse de toutes les parties en ce qui concerne les rapports entre personnes fondés sur les notions de générosité, d'honneur et de gloire. Ils s'appuyaient eux aussi sur les mêmes valeurs.

O. Nadal,
le Sentiment de l'amour dans l'œuvre de P. Corneille (1948).

En fait, passé *le Cid*, on ne retrouve jamais plus chez Corneille la franche gaieté de ses premières pièces (une seule fois, par accident, dans *le Menteur*), ni cet accent triomphal et ce chant de confiance juvénile en la vie qui avaient fait applaudir son Rodrigue. Déjà Horace a découvert les lendemains sinistres de la gloire, et Auguste, revenu de toutes les grandeurs de ce monde, prépare la voie à Polyeucte, suprême leçon de détachement et recours à l'autre vie comme à l'unique espérance.

L. Herland,
Corneille par lui-même (1954).